



Dans ce numéro Aragon et Elsa sont en compagnie d'Alain Bosquet, d'André Maurois, de René GeorGIN, de Sémion Kirsanov, d'André Darle et de quelques autres. En fait, nombreux sont les écrivains qui les ont rencontrés et ont retranscrit les propos alors échangés. Les souvenirs de ceux qui les ont longuement fréquentés offrent évidemment plus d'intérêt. Alain Bosquet est de ceux-là. On le placera à côté de François Nourissier qui consacre à Aragon de longs passages dans *A défaut de génie*, ou de Claude Roy qui poursuit dans les divers volumes de son autobiographie (*Moi je, Nous* et la suite) une sorte de conversation intime jamais achevée pour déterminer ce qu'Aragon a vraiment représenté pour lui. Il est difficile de se mettre en scène avec objectivité quand le partenaire s'appelle Aragon, mais on trouve dans le récit de Bosquet des accents de vérités qui rendent assez bien compte de la personnalité d'Aragon et de celle de Bosquet.

Le texte d'André Maurois (beau-frère de Jean-Richard Bloch et partenaire d'Aragon pour *l'Histoire parallèle des USA et de l'URSS*) sur *La Mise à mort* est un exemple de cette belle et bonne critique qui caractérise le travail de l'académicien. Dans la langue impeccable qui caractérise tout ce qu'il écrit, Maurois présente quelques-unes des facettes de *La Mise à mort*. Ce roman est pour lui une sorte de rendez-vous clandestin de l'auteur avec son passé, un roman de l'homme double ou triple qu'est le romancier ou, finalement, une longue lettre d'amour à Elsa. Chaque lecteur choisira son option. En bon critique Maurois s'intéresse aussi au style d'Aragon et ce n'est pas sans profit qu'on rapprochera ses remarques de celles de René GeorGIN qui dresse le tableau des manquements envers la bonne langue qui émaillent *La Mise à mort*. Vieille querelle qui se solde toujours par la défaite des tenants de l'ordre grammatical, qu'ils ne cessent cependant de poursuivre.

De Maïakovski vient d'être publié *Ma découverte de l'Amérique*, un récit de voyage datant de 1925 dont seuls des fragments avaient jadis été inclus dans *Du monde j'ai fait le tour*. Le récit de Maïakovski permet de constater que cette Amérique qui pèse d'un si grand poids dans les affaires du monde, n'a pas tellement changé. Nous l'avons rapproché d'un texte d'Aragon trop oublié, issu de *Shakespeare et Maïakovski*. Il montre que Maïakovski, inventeur du futurisme, est sorti du futurisme en participant concrètement au mouvement social, mais qu'il n'en a pas moins conservé cette passion violente pour le futur, dans ses diverses formes. La seule condition étant qu'elles soient soumises à la loi des hommes pour que ce futur soit communiste, c'est-à-dire humain.

Sémion Kirsanov est un des grands poètes russes. Elsa Triolet l'a retenu pour figurer dans sa collection « Poètes russes contemporains ». Dans un texte écrit après la mort d'Elsa, Kirsanov évoque cette sorte de royaume artistique moscovite qui était celui des deux sœurs Kagan et de leurs amis. Il parle aussi de la façon dont Elsa dirigeait le travail pour son *Anthologie de la poésie russe* et des trois traductions de son poème « La Maison vide ». En choisissant de conserver les traductions de Léon Robel et de Guillevic, Elsa montrait qu'elle ne privilégiait pas son propre travail et, surtout, reconnaissait qu'il n'y a pas de traduction absolue pour rendre la voix d'un poète.

Bien qu'elles ne concernent qu'indirectement Aragon, les lettres d'André Breton au mécène Jacques Doucet dont rend compte Amélie Le Cozannet, sont un témoignage de premier plan sur le petit monde surréaliste et singulièrement sur ses années de jeunesse. S'y dévoilent les craintes, les hésitations propres au jeune homme qu'est Breton, et surtout, la fausseté de se trouver dans une relation mercantile avec un homme respectable alors qu'en même temps il consacre toute son énergie à imposer le mouvement surréaliste.

Qui se souvient encore que le photographe Emile Muller a longtemps travaillé pour *Les Lettres françaises* ? Françoise Denoyelle dévoile quelques pans de la biographie de celui qu'Aragon a rattaché dès qu'il le put aux *Lettres françaises*, lui donnant ainsi un ancrage financièrement nécessaire en même temps que protecteur contre ceux qui le poursuivaient d'animosités troubles. Reste maintenant le beau travail d'Emile Muller dont, faute de place, nous ne pouvons présenter que quelques échantillons.

Alice Neel fut une grande portraitiste dont l'œuvre commence à s'imposer aux USA pour ce qu'elle est : une des plus intéressantes de son temps. Le genre du portrait entretient un rapport profond avec la société et le temps. Au travers de la représentation des personnages c'est aussi leur temps qui est montré. C'est évident lorsqu'un ensemble de portraits est rassemblé. C'est donc à une sorte de voyage exploratoire des USA que nous convient les pages du *Cahier art* consacrées à Alice Neel. Peut-être faut-il les considérer comme une sorte de pendant pictural à ce que dit Maïakovski dans sa *Découverte de l'Amérique* ? Les lecteurs qui voudront aller plus loin en sa compagnie se rendront à la Fondation van Gogh à Arles où se déroule jusqu'en septembre une grande rétrospective de ses œuvres.

François Eychart

Au dos, image de couverture : Alice Neel : *Carmen et Judy*, 1972, Huile sur toile.

[Avec l'aimable autorisation du Oklahoma City Museum of Art / Collection de la famille Westheimer.]

